

10-1967

## Missions anciennes et missions modernes

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cor-unum>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

---

### Recommended Citation

(1967). Missions anciennes et missions modernes. *Cor Unum*, 4 (4). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cor-unum/vol4/iss4/9>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cor Unum by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

# Missions anciennes et missions modernes

par Mar Cavanagh

En 1886, « The Tablet » publiait une lettre de Sir James Marshall, juge à Lagos, au Nigeria, parlant de la mort du Père Moreau, un prêtre de la société des Missionnaires d'Afrique.

« Naturellement on attribua sa mort au climat fatal, écrivait-il. Il m'a souvent dit et écrit que lui et ses compagnons, en compagnie de quelques infortunées Soeurs, pouvaient à peine subsister à cause de la ration de famine qu'il avaient pour vivre.

« Le médecin qui a soigné le Père Moreau jusqu'à la fin, bien qu'il me fût inconnu, m'écrivit en tant que leur ami, me priant d'essayer de sauver ces hommes bons d'une mort inévitable, non à cause du climat, mais par surmenage et défaut de nourriture et de gagne-pain convenable ».

La période où le juge Marshall écrivit sa lettre était une période où étaient menacées de destruction les sociétés missionnaires étrangères, dont les hommes bravaient les horreurs de l'Afrique de l'Ouest. En 1895, l'âge moyen, à leur mort, des prêtres de la Congrégation du Saint-Esprit était de vingt-neuf ans. Entre 1895 et 1910, environ trois cent Pères du Saint-Esprit en Afrique n'atteignirent pas 35 ans, et la plupart d'entre eux moururent dans la vingtaine.

Tout cela fait partie de l'histoire. Mais il est peut-être opportun de rappeler les conditions de vie de ces jours-là, à la lumière de quelques critiques contemporaines des premiers missionnaires. Il est à la mode de les accuser d'avoir miné la structure de communautés vieilles de plusieurs générations, en rejetant ce qui était bon comme ce qui était mauvais. Des détracteurs modernes - souvent de leur siège confortable de recteur et des salles publiques d'université - disent qu'ils furent trop intransigeants à l'égard des cultures indigènes et qu'ils exigeaient impitoya-

blement de leurs convertis le rejet de toute une manière de vivre poursuivie pendant des siècles. Ils auraient dû adapter les doctrines et les règles de la vie chrétienne élaborées en Europe aux réalités de l'Afrique.

**Il y a quelque chose de vrai dans ces critiques. Un Africain écrivait avec raison à propos du choc de l'homme blanc sur les sociétés traditionnelles : « Il a mis un couteau sur ce qui nous tenait ensemble, et nous sommes tombés divisés. »**

Le Pape, dans son encyclique « *Populorum Progressio* » dit des missionnaires : « Sans doute, leur travail, dans la mesure où il était humain n'était pas parfait, et parfois l'annonce du message de l'Evangile fut mêlé de plusieurs manières de penser et d'agir caractéristiques de leur pays d'origine ». Il poursuit par un ardent hommage aux missionnaires pionniers : « L'Eglise n'a jamais manqué d'encourager le progrès des nations auxquelles elle apporte la foi au Christ ».

Il ne faut qu'une faible connaissance de la réalité de l'Afrique au moment où les premiers missionnaires y arrivèrent pour modifier les vues les plus mordantes. Ce qu'ils rencontrèrent partout trop souvent - et parfois sur une grande échelle - fut cannibalisme, sacrifice humain, meurtre, maladie et démoralisantes misères du commerce des esclaves.

Je ne veux citer qu'un exemple de 1880 : la maison à Onitsha au Nigeria de deux pionniers du Saint-Esprit, le Père Joseph Lutz et le Frère Hermas, faisait face à un marché où, parmi les comptoirs de vêtements et de fruits, se trouvaient d'autres produits : de la chair humaine. Non loin de la ville, après une bataille entre tribus, le père Lutz tenta d'empêcher la boucherie des prisonniers. Il ne réussit pas. Des



centaines furent décapités et démembrés devant ses yeux, puis jetés dans des chaudrons d'eau bouillante pour la fête des soldats victorieux. Ces expériences n'étaient pas exceptionnelles.

Les Pères apportaient le message du Christ, et en plus dépensaient leurs énergies à racheter des enfants et des esclaves pour qu'ils ne subissent pas le même horrible sort, à soigner les lépreux, à sauver les jumeaux nouveaux-nés - on croyait que la mère avait eu des relations avec des esprits mauvais - et à faire d'autres formalités élémentaires de travail social. Qu'ils n'eurent ni le loisir ni les moyens d'explorer les richesses de la culture africaine n'est pas surprenant après tout.

### *Contraste avec le passé*

Aujourd'hui, dans la cathédrale d'Onitsha, six cents personnes reçoivent l'Eucharistie tous les jours. Des écoles modernes de mission, des collèges et des hôpitaux couvrent la contrée. On peut observer les mêmes scènes de civilisation et d'ordre partout dans les régions équatoriales de l'Afrique.

Les missionnaires aujourd'hui sont rarement en danger de famine. La découverte du moustique porteur de la malaria amène une révolution pour la santé. Depuis 1955, un missionnaire peut compter sur cinquante-sept ans de vie. L'Afrique impose encore de graves risques physiques et mentaux, mais les Européens, profitant des tragédies du passé et de l'évolution de la médecine, ont appris comment prendre soin d'eux-mêmes. De meilleurs moyens de communications ont réduit les effets de la solitude.

Les difficultés dans les tentatives apostoliques ne sont aucunement finies. Le prêtre moderne pénètre encore dans l'intérieur en suivant d'étroits sentiers de brousse, sous un soleil sans pitié, en proie à la poussière, aux insectes et à la fatigue presque intolérable. Mais il a une nourriture suffisante, un filtre pour l'eau, une moustiquaire et des médicaments contre la malaria. De plus en plus fréquemment, un magnétophone sera emballé, avec sa trou-

se pour la messe, dans sa boîte de bois.

Quand l'instruction du jour, le palambre et l'administration des sacrements sont terminés, il va allumer sa lampe de brousse dans la hâte obscurité tropicale, et s'asseoir au milieu des maisons, faites en briques de terre cuite, des villages éloignés pour enregistrer les histoires de la tribu, des chants, de la musique, et des compte-rendus de rites ancestraux. Il y a maintenant dans la plupart des sociétés missionnaires des ethnologues et des anthropologues creusant en dessous de la surface des coutumes anciennes pour établir leur origine et se représenter leur importance dans l'esprit des gens, avec l'objectif de préserver tout ce qu'il y a de vraie valeur humaine. Le processus d'étudier et d'intégrer les traditions tribales à la vie chrétienne est bien en route.

Bien que la technique de christianiser les pratiques païennes soit aussi vieille que l'Eglise, il est dangereux de généraliser à partir d'analogies avec d'autres temps, d'autres parties du monde, et même avec les différentes régions de l'Afrique. Il existe encore des mystères à creuser dans l'âme du Noir, et ce sujet est aussi divers et complexe que l'Afrique elle-même.

Le nouveau défi dans chaque champ de mission - non seulement au Nigeria, que cet article concerne surtout - est d'éviter d'imposer une africanisation. Ceci est le revers de la médaille de l'importation de la chrétienté occidentale et contient des dangers. On sent que le mouvement doit venir du dedans. Laisser les peuples rejeter tout naturellement ce qu'ils ne veulent pas, revenir est peut-être la méthode la plus apte à assurer un développement sain quoique moins rapide, car les instincts qui se manifestent avec l'approfondissement de la foi sont plus valables que les efforts trop réfléchis des occidentaux à imposer une africanisation.

Le langage présente toujours des difficultés au point de vue de la communication. Dans un diocèse de la superficie de l'Angleterre on trouve douze langues ou même davantage. Le vocabulaire de ces langues contient des mots qui expriment les réalités de tous les jours dans



la brousse mais qui ne peuvent exprimer les concepts abstraits de la foi et de la pensée chrétiennes. De leur côté les prêtres ne peuvent pas tous être des linguistes quoiqu'ils doivent s'appliquer à l'étude des langues locales. Néanmoins, grâce à l'aide généreuse des convertis éduqués, la liturgie en langue vernaculaire se répand rapidement en Afrique.

**Dans les domaines de l'art, de l'architecture, et de la musique le mouvement qui s'applique à développer le génie local prend de l'élan. Ces aspects de l'Africanisation sont assez simples. L'adaptation des rites, des coutumes, des traditions à la morale chrétienne et à la doctrine sociale de l'Eglise est une besogne plus fondamentale et délicate.**

### *Les rites d'initiation*

Les cérémonies de circoncision de jeunes garçons et parfois de jeunes filles, qui initient à la vie d'adulte ont une moins grande importance de nos jours. Ceci est probablement le résultat de l'éducation. Toutefois, certains aspects du rite d'initiation subsistent. La formation de groupes de jeunes gens et de jeunes filles du même âge et du même sexe dans la tribu, en est un exemple. Ces associations durent parfois pour la vie et imposent des obligations sociales et une entraide continue. La confirmation s'insère volontiers dans un tel contexte puisque justement on souligne de nos jours que ce sacrement veut dire une initiation, un engagement dans la vie de chrétien adulte. Ainsi ce qui reste d'une vieille structure peut être utilisé et introduit dans la substance même de la nouvelle croyance.

La confession s'est avérée tout à fait adaptable à la mentalité locale, le besoin d'un rite de réconciliation étant très profondément ancré dans certaines sociétés africaines. Ce besoin trouve ses racines, pense-t-on, dans la peur de l'homme primitif des esprits malins et de la magie noire. Il remonte aux temps où les hommes se croyaient impuissants face aux forces du mal qui devaient être pacifiées pour éviter le désastre. La confession est donc un sacrement très

populaire - peut-être même trop populaire, diraient certains missionnaires.

Dans certaines parties de la côte ouest de l'Afrique, l'enterrement est à deux étapes, le deuxième enterrement, comme on l'appelle, s'effectuant un mois après la mort. D'origine obscure, cette coutume était peut-être associée dans certaines tribus au meurtre rituel : on mangeait la chair du corps exhumé qui était enterré de nouveau, le but du rite étant d'obtenir pour soi les qualités du mort. Quelles qu'elles soient, il y a longtemps que les origines du rite se sont effacées de la mémoire de l'homme. Cependant des raisons pratiques requièrent une deuxième cérémonie. En effet l'inhumation doit se faire rapidement après la mort dans les pays tropicaux, et la réunion un mois plus tard rassemble les amis et parents des régions plus éloignées. Ce sont la débauche et les rites païens associés à l'événement qui ne sont pas acceptables. Dans ce cas, la messe de Requiem « un mois après » remplace de plus en plus la vieille pratique qui est toujours chère aux gens. On s'attend à ce que, petit à petit, les réjouissances indécentes qui accompagnent le rite disparaissent.

L'enterrement des morts dans des cimetières a peu d'attrait pour les Africains. Il fut un moment où l'enterrement se faisait à l'intérieur même de la maison. Pour des raisons trop évidentes les autorités civiles ont découragé cet usage. Les gens voudraient quand même que leurs morts soient près de la maison ou sur le bord des chemins « de façon à ce qu'ils ne soient pas oubliés ». Cette coutume paraît inoffensive et ne devrait pas être abolie.

**Quand il s'agit de fondre les institutions tribales et le christianisme ensemble, les problèmes sexuels, le mariage et la commercialisation bruyante du prix de la mariée sont les plus difficiles à résoudre. Le mariage n'est pas considéré comme contrat permanent. Un homme peut avoir autant de femmes que sa fortune le lui permet, et la production d'enfants nombreux est considérée comme la chose la plus importante dans la vie. La**



**condamnation radicale de ces usages est depuis longtemps dépassée et aujourd'hui un climat de tolérance, de sympathie et de patience règne.**

L'enchevêtrement de traditions et de tabous formé par une société polygame est parfois déroutant même pour ceux qui habitent depuis longtemps parmi les Africains. A la mort d'un homme son héritier - qui peut être son fils - prend possession de tous ses biens y compris ses veuves et familles. L'héritier épousera certaines de ces veuves ainsi que leurs filles, mais non pas sa mère et ses soeurs. Il en vendra d'autres.

Ceci n'est qu'une minuscule partie d'un problème très complexe qui présente un obstacle considérable au progrès du christianisme. Les coutumes de mariage et la famille nombreuse avec les liens et responsabilités qui en résultent, forment pour ainsi dire la substance même de la structure sociale. On ne peut y toucher à la légère. Néanmoins il n'y a pas de compromis possible entre le christianisme et la polygamie.

Sauf en danger de mort le baptême n'est administré qu'à la première femme. On encourage les autres femmes à la participation aux messes, et aux mouvements d'action catholique de façon à ce qu'elles apprennent les normes de la vie chrétienne et qu'elles les appliquent, dans la mesure du possible, à leur vie. Pour des chrétiens européens des situations invraisemblables, voire comiques, résultent de ces efforts, par exemple quand un membre de la Légion de Marie demande au président d'intercéder auprès d'un chef de sorte à ce qu'il permette qu'en sus des deux femmes déjà membres, ses deux autres femmes qui désirent être légionnaires, se joignent au mouvement.

#### *Promesses faites mais non tenues*

D'habitude, avant le baptême de jeunes filles, une promesse est exigée des

parents pour qu'ils ne vendent pas leur fille à un polygame. Les parents font la promesse très volontiers, mais manquent à la même promesse tout aussi facilement. Le seul espoir dans ce domaine difficile repose sur l'éducation des jeunes et l'inculcation des idéaux chrétiens de mariage, de pureté et de dignité de la femme.

En général, les missionnaires sont réalistes et ne s'attendent qu'à une conversion de nom chez les chrétiens de la première génération. Ce n'est donc ni scandaleux ni même surprenant qu'un fermier qui pratique sa religion et dont le fils assiste aux cours d'agriculture scientifique fasse bénir sa ferme par la litanie des saints et en même temps se procure secrètement un charme (parfois simplement une touffe d'herbe dont on a fait le noeud) qui assurera, pense-t-il, la fertilité de ses terres. On ne s'émeut pas de sa faiblesse car on ne s'attend pas à ce que du jour au lendemain il abandonne les habitudes de ses ancêtres.

La lutte pour l'âme de l'Afrique se poursuit donc souvent dans le doute et le découragement, plus rarement dans l'exaltation quand on perçoit l'oeuvre de l'Esprit-Saint chez l'homme primitif. Alors le missionnaire réalise humblement une fois de plus que dans sa tâche, humainement si isolée, il n'est pas seul.

L'aspect le plus passionnant de l'Afrique n'est plus l'exploration géographique de ses régions lointaines; c'est le potentiel inexploré et immense des races noires. L'expression libre et vraie de ce potentiel, dans le domaine de l'esprit, repose ultimement sur un clergé autochtone prudemment éduqué, de telle façon qu'il ne soit pas séparé de ses racines.

C'est là, plus même que dans le domaine du mariage, qu'est la tâche de l'activité missionnaire dans l'Eglise post-conciliaire.

*(Cet article a paru dans THE TABLET (Londres) de 19 août 1967. Nous le reproduisons ici avec l'autorisation des éditeurs).*